

PAUL LEGRAND DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS (Un an) LYON..... 8 fr. DÉPARTEMENTS... 10 fr.

EVARD, Dépositaire général 17, Rue des Archers, 17. LYON

LA VIE LYONNAISE

HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SATIRIQUE ET MONDAINE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Place des Jacobins, 6.

Pour ce que rira est le propre de l'homme (RABELAIS)

HENRI BOLLÈNE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

ANNONCES & RÉCLAMES CHEZ

PHILIPPE, place Bellecour, 10 (SEUL CONCESSIONNAIRE)

EVARD, Dépositaire général 17, Rue des Archers, 17. LYON

SOMMAIRE

- Chronique fantaisiste..... JAMES CROSFISH. Premier automne (poésie)..... PAUL BRINGER. Nouvelles et Échos..... JEAN DE PARROT. La Chanson du jour..... TURLUPIN. Les On dit..... LE PASSANT. A Monsieur le Maire..... X. Y. Z. Coins de chez nous : Quai de l'Industrie..... JOANNY BONICHON. Échos artistiques..... PAUL DARGENTIÈRE. Contes à M^{me} Véronique..... H. DE THÉLÈME. Triololets..... PIERROT. Nouvelles à la main..... CHRONIQUE MUSICALE..... RENÉ TYRGI. La Huitaine dramatique..... J.-L. DE PRAZ. La Nuit des Morts (nouvelle)..... THÉO FRIMM. Les Cafés-Concerts..... CIRQUE RANCY. La Vie Lyonnaise partout..... PASSE-TEMPS HEBDOMADAIRE..... ADULTÈRE (suite)..... JEAN TRIBALDY. Le Sacrifice d'une femme (nouvelle) (suite)..... FERNAND HENRION

CHRONIQUE FANTAISISTE

A ma collaboratrice Philaminte.

La semaine est pleine de causes célèbres. De celle de Prado qui se déroule en ce moment devant le jury de la Seine, mon aimable collaboratrice, Philaminte, a parlé dans sa dernière chronique; je veux à mon tour dire quelques mots de cette mystérieuse affaire Chambige que la Cour d'assises de Constantine examinait hier.

L'accusé est un étudiant de la Faculté de Paris; c'est un intelligent détraqué qui se définit lui-même une « fin de famille ». Au quartier Latin, tandis que ses camarades d'études oubliaient joyeusement dans les brasseries, entre des filles et des piles de bocks, les mortelles heures des cours, lui, il s'enfermait dans sa chambre et... pleurait. Quand il ne pleurait pas, il écrivait. Chambige était assoiffé de rêves et de méditations. Il composait un roman avec ce titre singulier : la Dispersion infinitésimale du cœur. Il analysait son cas en des pages généralement assez pâles, quelquefois fastidieuses et enfantines. De grandes crises morales traversaient son existence, une angoisse irrévélée, la soif de connaître le torturaient. Il avait aimé sans joie, et s'était promis de ne plus recommencer, sinon pour les démonstrations psychologiques dont il avait besoin.

Mais voici qu'au cours des vacances, il s'éprit subitement d'une femme mariée, douce et bonne, honnête entre toutes. La famille Chambige et la famille Grille étaient unies; l'étudiant pouvait voir souvent celle qu'il aimait. Il usa largement de ces relations, demandant seulement à la jeune femme de le consoler. Il rentra à Paris, revint en Algérie, et un jour, quatre détonations retentissaient dans une petite maison de Constantine. Dans une chambre, M^{me} Grille était étendue, nue et sans vie sur le lit, Chambige se lamentait sur une chaise, blessé de deux coups de revolver qu'il s'était tirés dans la bouche, criant : « Je t'ai tuée ! tuez-moi ! Je lui ai promis de mourir avec elle. »

Ce qui fait l'extrême gravité de cette affaire, c'est que les antécédents de M^{me} Grille ne permettent pas d'établir qu'elle ait voulu se donner à Chambige. On croit qu'elle a succombé à une invincible fascination, en un mot qu'elle a été hypnotisée par l'étudiant qui aurait abusé d'elle, grâce à cela, et aurait ensuite, pour donner le change, simulé un suicide. On a saisi des lettres de la victime à l'accusé; les experts les reconnaissent fausses. D'autres détails, qu'il serait trop long d'énumérer, témoignent encore contre Chambige.

Mais je ne prétends pas m'occuper ici de la culpabilité ou de l'innocence de ce dernier. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas son crime, c'est sa personne même. Il a été défendu à Paris par ses camarades; on a demandé pour lui des « supplices nouveaux » à Constantine. Des deux côtés, à mon avis, on a eu tort. Il ne faut pas, dans des conjonctures pareilles, montrer trop d'indulgence ni trop de bon cœur. Chambige doit être un fou, et de ces fous il menace de nous en naître beaucoup dans les quarts de siècle qui vont suivre. Que ses amis l'excusent, je n'y vois pas de mal; mais que la société l'isole, je crois cela nécessaire. Il ne faut pas que, sous prétexte d'art ou de psychologie — les mots ont vraiment peu

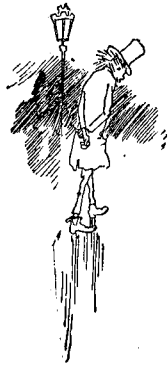
d'importance en un cas pareil — on puisse impunément se livrer à des expériences comme celle qui nous occupe. Si nos jeunes hommes sont malades de la volonté, s'ils sentent en eux de vagues désirs, des aspirations indéfinies, il est de toute justice qu'ils aillent chercher leurs sujets hors de la vie réelle, dans le monde qu'ils créent de toutes pièces, dans les jardins gris de Schopenhauer où tout n'est que « représentation », et où, conséquemment, il ne saurait y voir que des crimes imaginaires.

Mais qu'ils viennent parmi nous qui ne souhaitons que nous bien porter, qu'ils suscitent aux nôtres leurs rêves mauvais, qu'ils demandent à nos femmes de nous trahir, d'abandonner le foyer et le devoir, non pas pour vivre heureuses avec eux, mais pour dépouiller la guenille humaine et s'en aller, en leur compagnie, vers des paradis chimériques, qui ne peuvent exister qu'en leurs cerveaux hantés des illusions morbides, — cela ne se saurait tolérer et il y aurait péril à l'absoudre. Nos épouses ont des enfants, et si elles n'en ont pas, elles veulent en faire. Schopenhauer? Elles n'en savent même pas le nom, et ce n'est certainement pas parmi elles que le pessimisme cherche des recrues.

J'espère qu'on comprend bien que je ne veux pas noircir plus qu'il ne convient le héros de l'affaire de Constantine. Je n'ai pour ce jeune homme aucune antipathie préconçue. Tel qu'il est, il reste, à mes regards, une exception curieuse et dangereuse. Voilà tout. Je le trouve sans décision, faible — je ne veux pas dire lâche — au dernier moment. Il a les nerfs d'une femme, comme il l'avoue lui-même. Et le plus grand reproche que je puisse lui adresser, c'est de n'avoir pas su mourir avec celle qu'il chérissait. Ce sera là, sans doute, l'avis de tout le monde. On n'excusera guère ce Werther qui suicide sa bien-aimée et qui recule quand il faut qu'il entre dans son tombeau. Le silence. Si l'on peut tout absoudre au nom de la passion, on ne peut pas admettre que les peines ne soient pas partagées, et qu'un roman douloureux tourne à l'avantage de celui qui en a dressé le plan. Chambige a signé un billet à échéance. Si les faits l'acquittent, il n'a pas la double ressource, comme Baudelaire, de se brûler la cervelle ou de se faire chrétien; il n'a que la dernière : il faut qu'il vise mieux cette fois, et qu'il aille rejoindre celle que ses deux petites fillettes pleurent encore.

Et puis, voyez-vous? ce qui m'effraie surtout dans cette cause dont toute la presse s'occupe, c'est de voir vers quel abîme de mélancolie et de désespérance va notre jeunesse française. Je voudrais qu'on laissât Schopenhauer aux Académies teutonnes, et qu'on reprit un peu les vieilles traditions de notre France, et que nos étudiants, un peu moins savants en psychologie, se rappelaient enfin que nous sommes les fils du rire fort et sain; de Rabelais, qui songeait, lui aussi, sans doute, au néant de la vie, mais qui savait l'oublier devant le ciel bleu et les grosses belles filles dont les lèvres sanglantes contiennent le véritable et seul au-delà.

JAMES CROSFISH.



Nous publierons dans notre prochain numéro une chronique fantaisiste de notre collaborateur PHILAMINTE.

PREMIER AUTOMNE

III

J'ai revu, gris et dépouillé Le sentier où nous nous aimâmes, Où murmurant ses douces gammes Notre amour s'est ensoleillé.

Mais je n'ai plus trouvé l'ombrage Les fleurs, la mousse et les chansons : L'oïelle a quitté les buissons L'arbre a dévêtu son feuillage.

De notre pauvre amour défunt, Il ne reste donc plus, Madame, Qu'un doux souvenir en mon cœur, Qu'un languide et vague parfum. Car aujourd'hui le vent balance Les feuillages morts et pilés, Et demain les bristes oubliés Neigeront sur ma souvenance.

PAUL BRINGER.



NOUVELLES ET ÉCHOS

Le Théâtre-Bellecour va prochainement subir une nouvelle transformation, un impresario d'un des plus grands théâtres de la Péninsule étant en train de traiter avec M. Goulet pour faire exécuter le plus tôt possible la levée de l'interdit qui pèse sur la salle.

L'entrepreneur, après avoir payé les frais de mise en état, louerait pour un nombre déterminé d'années le Théâtre-Bellecour et y ferait jouer l'opéra italien, l'opérette, les ballets et les féeries.

Nous souhaitons que l'affaire, qui est sur le point d'être conclue, aboutisse; elle ne pourra qu'être agréable au public Lyonnais.

Mardi dernier, réunion des mieux choisis chez X., le riche banquier de la rue de la République. Toute la haute société lyonnaise, s'était donné rendez-vous dans ses salons.

Au hasard de la plume, disons que nous avons remarqué ce soir-là plusieurs

Et maintenant, au lieu de dire que nous sommes un cas de Lyon qui a coûté des hommes, dites des dames, voilà pour l'annulation. Je ne peux énumérer les joies remarquables car elles étaient trop nombreuses. Je me bornerai à dire que la partie féminine était pétillante d'esprit et de beauté.

On s'est retiré à deux heures.

Un duel à l'horizon.

Le proverbe, « cherchez la femme », est toujours de saison si l'on en croit les bruits qui circulent au sujet d'une affaire qui pourrait bien se terminer un matin sur le pré.

Il ne s'agit rien moins que de la querelle de M. X, négociant de notre ville avec un jeune officier en garnison à Lyon, au sujet d'une donzelle que l'officier a séduite et réussi à faire tomber dans son piège d'amour.

Espérons que la chose s'arrangera à l'amiable.

Nous apprenons que M. Verdelle, directeur du Casino, a traité avec M. Lamoureux, dont l'orchestre viendra donner une série de concerts au mois de mars prochain.

Que les dilettanti se le disent.

M. Isouard, notre deuxième ténor d'opéra-comique, ne fera pas un nouveau début. Il est engagé à Anvers, et il ne veut pas quitter Lyon sans remercier le public et la presse de la bienveillance témoignée à son égard.

Voilà donc le brillant engagement qui était annoncé par certains de nos confrères.

Jeudi à onze heures a été célébré à l'église de Saint-Bonaventure, la cérémonie religieuse du mariage de M^{lle} Jeanne de Luvigne avec M. Jules Durand.

Nous avons remarqué dans l'assistance plusieurs toilettes vraiment éblouissantes et qui font le plus grand honneur aux couturières de chez qui elles sortent.

Brillante compagnie à Saint-Bonaventure, et brillante compagnie encore le soir, chez les fiancés.

Le Théâtre libre de Paris a reçu, cette semaine, une pièce lyrique en deux actes du poète Jean Lorrain : Yanthis. La musique de la pièce est du prince de Polignac.

Au même théâtre sera prochainement jouée une pièce nouvelle de Félicien Champsaur : la Gomme. C'est une œuvre tout à fait moderniste.

Le premier bal masqué de l'Opéra sera donné le samedi 2 février on nous annonce qu'il sera des plus brillants.

Les deux suivants auront lieu le 16 février et le 2 mars.

Le bal de la mi-carême est fixé au jeudi 28 mars.



LA CHANSON DU JOUR

LA CORDE DE PENDU

C'est pour Sarrazin que j'accorde Mon luth tendu : Où s'en va donc le bout de corde De tout pendu ?

Les désespérés, chaque année, Et par milliers, Font faux bond à leur destinée, Sous les halliers.

Sous les halliers, comme aux croisées, Bon an mal an, On voit têtes coupées Au naud coulant.

On en voit cent, on en voit mille, Des bruns, des blancs, Et les fils d'Arthur ou d'Émile Sont parfois longs.

Certains ont jus qu'à des deux mètres Et jusqu'à trois, Quand ils balancent aux fenêtres, En maints endroits.

Pourquoi donc, lorsqu'on les détache Avec effroi, La corde de pendu se cache-T-elle ? Pourquoi ?

Serait-ce que chacun emporte Ce chanvre-là, Pour faire un cordon à sa porte ? Tra la la !

On dit que plus d'un en possède, Ce n'est pas vrai ! J'irai du Japon en Suède, N'en trouverai !

Sert-il aux agrès des navires Ou des ballons ? Fait-il au balcon des rivières Des échelons ?

Ah ! ce chanvre, qu'on me le dise, O Sarrazin ! Est-ce lui qu'a sur sa chemise, Le capucin ?

Mon esprit s'inquiète et vague, Où fut alors Ce chanvre qui s'enroule en bague Au cou des morts ?

C'est un problème qui m'accable, Car de France en Chine on en pourrait faire un câble. C'est agaçant

Qu'il s'en trouve de par le monde Telle longueur, Et qu'on n'ait pas — Qu'on me réponde ! Plus de bonheur !

TURLUPIN.



LES ON DIT

On dit qu'à la suite des élections de dimanche, MM. Choux et Picornot, stupéfaits de constater que les électeurs n'ont pas voté pour le candidat qu'ils avaient pris sous leur haute protection, ont tenté de se brûler la cervelle.

On dit que si nous n'avons aujourd'hui deux morts à déplorer, ce n'est que parce que ces messieurs, se trompant, dans leur surexcitation, ont décroché de leur panoplie deux instruments à canule, au lieu de deux instruments à balles. Le coup a raté.

On dit que soixante-sept comités nouveaux se sont déclarés formés cette semaine à Lyon, et que tous les membres fondateurs de ces comités se proposent de faire notre bonheur aux élections de 1889, et aussi... leurs affaires.

On dit qu'après sa dernière équipée dans les rues de Paris, le brave général s'adressant à ses trois cents gardes du corps, leur aurait dit : Camelots, j'suis content de vous.

On dit qu'il est surprenant que les juges n'aient pas voté des félicitations au docteur Durand, Aïsaie ayant été le seul coupable dans toute cette malheureuse affaire.

On dit qu'on vient d'afficher par toute l'Italie l'arrêté suivant :

ARTICLE I^{er}. — A dater de ce jour il est défendu de manger du macaroni dans tous les États de la péninsule, la choucroute seule y étant admise désormais.

ARTICLE II. — Tout Italien qui ne portera pas de cheveux filasse et ne fumera pas dans une pipe en faïence sera puni d'un emprisonnement de 1 à 3 mois.

ARTICLE III. — Seront également punis d'un emprisonnement de 1 à 3 mois tout ceux qui, dans le délai de trois semaines parleront encore leur langue au lieu de mâcher de la paille.

Je me charge du présent arrêté !

CRISTI I^{er}, surintendant d'Allemagne.

Nous publierons dans notre prochain numéro une chronique lyonnaise de notre collaborateur Pangloss.

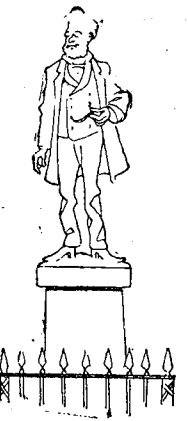
A MONSIEUR LE MAIRE

Monsieur le maire a déclaré un jour qu'il préparait pour l'école la Martinière un grand projet de réorganisation, ce qui prouve que ce que nous avons dit jusqu'à ce jour à propos de MM. Bouvet, Lang et Bruel, n'est pas tout à fait inexact. Nous attendons toujours ledit projet.

M. le maire voudrait-il nous dire si ce projet doit voir le jour sous peu, ou si nous ne devons pas y compter avant l'an 2000 ?

Nous nous permettons d'insister auprès de M. le maire, parce que nous savons qu'il promet toujours beaucoup, quitte à ne tenir jamais rien.

X. Y. Z.



COINS DE CHEZ NOUS

QUAI DE L'INDUSTRIE.

VII

Tout au bout du monde, là-bas, très, très loin, si loin qu'il faut avoir — pour le moins — une grande après-midi de loisir pour y conduire ses flâneries et ses rêveries contemplatives. On ne peut le nier, il y a vraiment là pour un chercheur des immenses choses de la vie active, débordante et suante, des admirations, des surprises et des enseignements que je vous recommande si vous les ignorez.

Je ne sais si vous avez éprouvé à certaines heures ce que l'on pourrait appeler « le désir tenace » d'entendre la formidable voix du travail qui crée, jeter son cri puissant qui monte dans le ciel, majestueusement, comme une sonnerie de cloches aux jours des saintes fêtes.

Le quai de l'Industrie est une fournaise embrasée; toujours, nuit et jour, les hautes cheminées des fabriques de bateaux à vapeur lancent dans l'immensité leurs panaches de fumée où se mêlent des étincellements de feu qui se vont perdre, comme des moires déchirées par la bise, on ne sait où, emportées dans l'éloignement de l'horizon, vagues et fluides, pareils à des fantômes d'outre-tombe.

Quel spectacle, Dieu !

A la belle saison, quand tout bourdonne dans la gestation des pousses qui montent, que les insectes font un bruit de crécelle qui tape aux nerfs et les détendent, quand tout s'agit, dans une fièvre ardente de force et de santé, que les hommes et les choses vibrent au diapason de la nature en mal d'enfantement, oh ! à ce moment-là, vous est-il arrivé, au moins une fois, d'écouter, perdu dans cette exubérance de vie, ces mille bruits de marteaux frappant sur l'enclume, ces appels de manouvriers qui partent des usines, où sous la chaleur des forges en incandescence et des métaux en fusion, les « grandes œuvres » qui nous tiennent et nous ravissent prennent sous les doigts d'être fragiles et périssables des proportions gigantesques.

Ces centres industriels sont en grand nombre dans notre ville, mais il n'en est aucun qui, mieux que celui dont je vous parle ici, renferme à la fois ces deux conditions appréciables au premier chef : agrément des lieux et majesté de caractère.

LA « VIE LYONNAISE » PARTOUT

GRENOBLE. — THÉÂTRE. — M. Dervilliers a donné la semaine dernière deux opéras-comiques, le Songe d'une nuit d'été et le Barbier de Séville.

Le Songe a peut-être un peu mieux réussi que le Barbier. Mais si tous nos artistes n'ont pas triomphé avec le même bonheur des nombreuses difficultés du Barbier de Séville, il faut dire cependant qu'ils ont fait tous leurs efforts pour ne pas être inférieurs à leur tâche et qu'ils ont en somme satisfait le public.

La reprise du Chalet et du Maître de chapelle a servi de premiers débuts à M^{me} Gréteaux, notre nouvelle dugazon, et à M. Gréteaux, notre deuxième ténor.

Ces deux artistes, à cette première audition, nous ont semblé bien supérieurs à leurs prédécesseurs. Les applaudissements que M^{me} Gréteaux a remportés dans le Maître de Chapelle, sont pour elle un gage certain de succès. Sa voix, un peu faible il est vrai, est juste et agréable à entendre.

M^{me} Gréteaux a le grand mérite d'être excellente comédienne, et dans l'opérette elle sera délicieuse. M. Gréteaux, qui est aussi un très bon comédien, est moins bon chanteur. Il remplace cependant très avantageusement M. Léonce.

Les troisièmes débuts de la troupe de comédie ont eu lieu dans Nos Intimes. L'excellente comédie de Sardou a été bien jouée. M. Rumeau (Tholozan) a bien souligné les traits d'esprit dont la pièce est semée d'un bout à l'autre. MM. Pigot et Grélot ont été amusants. M. Delarnage a joué avec plus de naturel.

M^{me} Cayrol et de Béer, comme toujours charmantes, ont joué leur rôle avec beaucoup de finesse.

Cette semaine, un seul opéra-comique a été représenté : Les Dragons du Villars. M^{lle} Stella de la Mar nous a montré que si elle excellait dans les rôles sérieux, elle saurait aussi tenir très convenablement les rôles enjoués.

Notre première chanteuse d'opéra-comique a été rendu avec beaucoup d'entrain le personnage de Rose Friquet. M. Thys, affecté d'un enrouement assez grave, a eu beaucoup de peine à remplir son rôle jusqu'au bout. M. Grozel Sylvain, un peu monotone dans le parlé, a très bien chanté tous ses airs et c'est lui, en somme, a eu la plus large part d'applaudissements. M^{me} Griteaux a été aussi fort goûtée. Elle n'a pas démenti la bonne impression qu'elle avait produite dans le Chalet et le Maître de Chapelle.

La représentation d'une comédie nouvelle de Louis Leroy : le Cousin Jacques a été un peu languissante. Le sujet, il est vrai, n'était guère intéressant; les acteurs nous ont paru avoir étudié la pièce sans goût et sans plaisir.

C'est sans plaisir aussi que les spectateurs l'ont entendue. M^{me} Cayrol, M^{lle} de Béer et M. Delarnage ont cependant fait tout ce qu'ils ont pu pour mettre dans leurs rôles un peu d'animation.

Comme nous l'avions pressenti, l'excellente représentation de la comédie de Sardou, Nos Intimes, a été favorable à la troupe comédie.

Sur 30 votants, M^{lle} de Béer a obtenu 46 oui, 4 non; M. Rumeau, 46 oui, 4 non; M. Delarnage, 40 oui, 10 non; M. Pigot, 48 oui, 2 non; M. Huguet, 35 oui, 15 non; et M. Bazin, 38 oui et 12 non.

CASINO. Les trois Wasingthons, clowns musicaux font courir tout le monde avec leurs exercices de dislocation inimaginables, leurs danses excentriques et leurs pantomimes extravagantes.

A M. Dufour a succédé M. René Delsol. Ce dernier comble assez heureusement le vide fait par le départ de l'imitable M. Dufour. Son répertoire est moins varié peut-être que celui de son prédécesseur, mais les jeux de physionomie sont bons et il réussira.

M^{lle} Moretteau, chanteuse de genre, possède une voix très juste et très harmonieuse, qui manque un peu d'ampleur et de sonorité; dès son premier début elle s'est fait un bon succès, qui lui donne une des meilleures places dans la troupe.

Signalons enfin la rentrée de M^{lle} Dangeville, dont le retour a été chaleureusement accueilli. Jehan MITAINE.

DIJON. — ALCAZAR D'HIVER. — La Direction de l'Alcazar d'hiver ne recule décidément devant aucun sacrifice; elle vient en effet de renouveler une partie de sa troupe, et le public applaudit chaque soir au programme qui lui est offert.

La coquette salle de l'Alcazar d'hiver n'est pas étrangère au succès de la Direction. Elle est le seul rendez-vous de la bonne société de Dijon.

Mais parlons des artistes. Link, comique, genre Libut, remporte tous les soirs dans le Beau Mitron, une ovation enthousiaste, et est obligé de reparaitre deux et trois fois.

Cesont ensuite Maty, le désopilant comique grimé, fort amusant dans Jean Nipoint, sa chansonnette militaire; Delobel, inimitable dans ses créations dijonnaises A Tavers Dijon et Sur la Place Saint-Pierre, etc., etc.

Côté des dames, signalons M^{lle} Baria, chanteuse travestie genre Debailleul. Cette artiste possède une excellente diction. Nous la félicitons aussi pour la richesse de ses costumes; M^{lle} Flottow, comique gommeuse à qui la Petite Marquise du Pot Cassé et Mimi Chalant, valent tous les soirs un grand succès et les applaudissements du public; M^{lle} Hodol, M^{lle} Rinaldi, M^{me} Eyrum, etc., etc.

Nous reviendrons sur ces derniers artistes, dont la valeur est considérable, dans notre prochaine chronique car la place nous manque cette fois.

Pour terminer signalons le succès des opérettes que la Direction a offert ces derniers temps au public de notre ville et annonçons les débuts du Capitaine Henri et de sa terrible bête : Saïda. Le Capitaine Henri qui a remplacé les Hohret Lelman,

attire tous les soirs sa part de public à l'Alcazar. Nous reparlerons aussi de lui dans notre prochain numéro.

NARBONNE. — FOLIES NARBONNAISES, direction Jean Barrière, la semaine qui vient de s'écouler a été un peu froide, malgré l'activité déployée par M. Rousseau administrateur. Ce n'est pas à un défaut d'organisation, qu'est dû cela mais simplement à beaucoup trop de liberté, accordée aux pensionnaires de notre charmant établissement.

Nous nous plaignions à constater le succès obtenu par M. Donetti, et sa meute de chiens savants, ainsi que par M^{lle} Domeska qui travaillait admirablement sur le fil de fer.

M. Donetti nous a ménagé une surprise à sa quatrième représentation dans les exercices des deux berras fixes; nous lui adressons nos sincères compliments.

M^{lle} Spéranza, chanteuse légère, est toujours à juste titre l'étoile de notre concert, la Valse des Cent Vierges, est rappelée chaque soir et l'artiste cueille avec elle une ample moisson de bravos. C'est une bonne acquisition pour les Folies NARBONNAISES.

M^{lle} Baron possède des toilettes éblouissantes, et sait charmer son auditoire par le choix d'un répertoire varié, M^{lle} Lœtitia, une jolie brune, a, dès son début, conquis toutes les sympathies du public, M^{lle} Esmeralda est tous les jours applaudie dans sa chanson favorite « Mon p'tit mari »; M^{lle} Laure fleur nous dit adieu.

Pour les débuts, citons M^{lle} Madeleine d'Hauteville qu'un enrouement obstiné, tient éloignée de la scène pendant quelques jours encore mais qui reparaitra sous peu, M. et M^{me} Nezag dont on fait le plus grand éloge ainsi que M^{lle} Sarah Niort, Daumont, Lody, etc., nous remettons à la huitaine nos appréciations sur ces artistes.

FRA-DIAVOLO.

PASSE-TEMPS HEBDOMADAIRE

№ 8. PRIME DU PASSE-TEMPS № 8. La Fin d'un Monde (un fort volume), par Edouard DRUMONT. ONT ENVOYÉ UN SONNET pour la proposition n° 7: Un lecteur assidu de la Vie Lyonnaise, Frédéric Brunet, D. C. D., Pierre Blanc, un amoureux de la poésie, Cricquet, Noquaran. Aucun sonnet ne nous ayant paru bon il y a lieu de ne pas distribuer de prime pour le n° 7.

Pour le Passe-Temps n° 8, les mêmes rimes que celles données au n° 7 sont proposées. Nous espérons que cette fois un plus grand nombre de sonnets, et surtout quelques bons sonnets nous parviendront.

Petite Correspondance.

Aug. CANDOR. — Lyon. — Vos vers passeront dans prochain numéro. Nous sommes débordés de matières pour le moment.

FRA-DIAVOLO, Narbonne. — Votre correspondance de la semaine dernière est arrivée trop tard; envoyez de façon à ce que nous recevions le jeudi.

Emilie VALDOR, Lyon. — Nous publierons votre charmant: poésie dans un prochain numéro.

Le gérant: A. GOBIN.

IMP. P. MOUÏEV-BUSAND.

ANNONCES DE COMMERCANTS & INDUSTRIELS RECOMMANDÉS AU PUBLIC

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR LA PHOTOGRAPHIE

A. MODESTE & C^{IE}

LYON. — 29, Rue Gasparin, 29. — LYON ANGLE DE LA PLACE BELLECOUR

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES ET D'ACCESSOIRES

Glaces au gélatino-bromure de toutes marques. — Agrandissements. — Encadrements. — Objectifs Derogy, Berthiot, Steinhel, Dallmeyer, etc. — Obturateurs instantanés de tous systèmes. — Papiers albuminés et sensibilisés. — Cartons. — Atelier spécial pour la construction et la préparation des appareils photographiques. — Modèles spéciaux. — Produits chimiques purs. — Papiers sensibles de toutes marques.

GLACES EXTRA-RAPIDES AU GÉLATINO-BROMURE de Ed. Beernaert, de Gand; A. Lumière et ses fils, de Lyon, et autres marques

M^{me} SÉPHANIE dont la célébrité est reconnue par les événements de la vie par les liges de la main, les cartes et par correspondance. La seule pouvant justifier de 17 ans de succès à Lyon. Rue des Capucins, n° 4, au 4^e. (TERREAUX)

BOURDIN DÉFENSEUR-LÉGISLÉ AU TRIBUNAL DE COMMERCE CONSEIL DE PRÉFECTURE JUSTICES DE PAIX LYON. — Place des Jacobins, 6. — LYON RECOURSEMENTS LITIGIEUX M. Bourdin prend à ses risques et périls tous les frais des poursuites. (Demander le tarif.)

PAIN & PATES AU GLUTEN

J.-B. GUY

LYON - 11, rue Saint-Dominique, 11 - LYON

FOURNISSEUR DES HOSPICES CIVILS DE LYON & DE SAISON

Table with 2 columns: Product and Price. PAIN, le kilo. 2 »; PATES (en boîtes). 250 gr. 0 55; CHOCOLAT. . . kilo. . . 7 50; » . . . 500 gr. 3 80; » . . . 250 gr. 2 »

EXPÉDITION AU DEHORS

VENTE ET EXPÉDITIONS DE TOUTES LES EAUX MINÉRALES NATURELLES

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Ancienne Maison Hte ANDRÉ, fondée en 1827

E. MAUGUIN

SUCCESSEUR DE A. SANTENA

LYON, Place des Célestins, 5, et Rue des Archers, 2, LYON

Concessionnaire des EAUX D'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), 0 fr. 35 le litre en bonbonnes.

POUR RÉUSSIR EN TOUT CONSULTER M^{me} CLAUDIA SOMNAMBULE la seule au monde reconnue par les hommes de science pour posséder les qualités de lucidité et sensitive. Renseignez sur maladies, destinée, pertes, procès, mariages, affaires d'intérêt et de commerce. LYON, rue Centrale, 4, au 3^{me} Prix modérés. — Discretion. — Correspondance.

TEINTURE ET DÉGRAISSAGE EN TOUS GENRES MAISON DE CONFIANCE F. MAROT 1, Avenue de l'Archevêché, 1 — LYON — Soies au Tendeur. — Soieries, Velours pour Ameublements, etc.

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS DE CHAUFFAGE MAISON DE DÉPOT Divers modèles de CALORIFÈRES MOBILES ROULANTS, systèmes perfectionnés, de 35 à 60 francs. Le vrai CHOUBERSKY, 80 francs C. BALOUZET A LYON 13, quai des Célestins, 13

Plus de CALVITIE précoce M. ROCHON, de retour d'Amérique, a trouvé le seul traitement rationnel pour la prévenir et l'arrêter. M. ROCHON opère lui-même, rue Grenette, 34, à l'entresol. Salon spécial de teinture. FOUR PRODUIRE DE LA GLACE et pour glacer les crèmes sans difficulté, rapidement, économiquement et sans aucun danger, prenez les nouveaux APPAREILS TOSELLI 106, Rue Lafayette, Paris. On les trouve chez tous les principaux Quinquilliers de la province et de l'étranger

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS AUX TILLEULS 1, r. Victor-Hugo (anc. rue Bourbon), et pl. Bellecour, LYON

Table with 2 columns: Item and Price. Croisé beige trame pure laine, gr. larg., tous les tons de beige. Le mètre. 0.75; Serge pure laine, larg. 1 m., toutes nuances, valant fr. 50 le mètre. 0.95; Pékin drapé, étoffe chaude, larg. 102, dispositions nouveauté, le mètre. 1.15; Grisailles pure laine, article à grand succès, larg. 1 m., val. 2 fr. 50 le mètre. 1.25; Beige pure laine, tous les tons, larg. 110, valant 3 fr. le mètre. 1.50; Cheviotte fautive, pure laine, étoffe inusable, larg. 110, toutes teintes. 1.60; Armures riches, haute nouv., disp. variées, p. laine, larg. 110, choix. 1.70; Rayures cachemire tous les tons p. laine, larg. 110, toutes nuances. 1.80; Drap de Reims pour peignoirs et matinées, larg. 120, disp. nouvelles. 1.90; Serge de l'Inde extra fin, toutes nuances, larg. 120, valant 4 fr. 50. 1.95; Cheviotte pékin pure laine, larg. 105, dernière nouveauté, valant 3 fr. 50. 1.95; Biarritz pure laine, larg. 1 mètre, toutes nuances, valant 3 fr. 50. 2.10; Pékin Cashmir, étoffe nouv., pure laine, larg. 110, toutes nuances, le mètre. 2.25; Cachemire, 120 c., pure laine, toutes nuances, valant 4 fr. 50, le mètre. 2.50; Drap anzone pure laine, larg. 125, toutes teintes, val. réelle 5 fr. à. 2.90; Molleton kaschamyr haute nouv., pure laine, disposit. nouvelles. 3.25; Dès ce jour, Mise en Vente générale de toutes les hautes nouveautés d'Automne et d'Hiver.

VÊTEMENTS TOUT FAITS POUR HOMMES, JEUNES GENS ET ENFANTS MAISON A LA FRANCE MODERNE Rue Neuve, 25 et rue de la Bourse, 6 (EN FACE LE LYCÉE) A l'occasion de la RENTRÉE des CLASSES la Maison met en Vente à des prix exceptionnels de BON MARCHÉ un immense assortiment de Vêtements haute nouveauté de la Saison d'Hiver 1888-89. CORDONNERIE PRIX FIXE CHAPELLERIE

AIX-LES-BAINS MAISON DORÉE CAFÉ-RESTAURANT AVENUE DE LA GARE SERVICES A LA CARTE & A PRIX FIXE || CHAMBRES & SALONS Établissement ouvert après les spectacles et pendant toute l'année.

PUBLICITÉ GÉNÉRALE SUR LES CARTONS DES JOURNAUX ILLUSTRÉS DE PARIS, ETC. Les Sous-Main, L'AGENDA MÉDICAL, L'Album illustré de LYON et des Départements limitrophes, 10, Place Bellecour, 10, LYON AGENCE D'ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DE FRANCE & DE L'ÉTRANGER : POLITIQUES, SCIENTIFIQUES, INDUSTRIELS, DE MODES, ETC. F. PHILIPPE, fils, Directeur, seul concessionnaire des Annonces et Réclames de la VIE LYONNAISE, 10, Place Bellecour, 10.

La VIE LYONNAISE est en vente : DANS TOUS LES KIOSQUES ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL

TRIOLETS

A LA LUNE

Dans l'immense plaine étoilée,
Oh vas-tu pâle sœur des nuits,
Courant ta course échevelée.

Es-tu la blanche fiancée,
Qu'un Dieu destinait au soleil,
O belle amante délaissée,

Et cherches-tu parmi le monde,
Quelque plus fidèle amoureux,
Pour adorer ta beauté blonde,

Mais il est des nuits, ô dresse,
Oh tu restes dans ton boudoir,
Comme une vierge pêcheuse,

Tu n'es qu'une prostituée,
Vendant ton corps et ton amour,
Par la débauche exténuée,

Et le drap sombre qui te voile,
O lune, est le rideau d'un lit,
Ou près de toi dort une étoile,

Comme la femme, ô lune pâle,
Tu dois vendre la volupté,
Que ton corps blanc promet au mâle,

Car au ciel comme sur la terre
On ne doit rien vendre à crédit,
Surtout l'amour qu'on y peut faire;

PIERROT.

NOUVELLES A LA MAIN

Tarte à la crème :
Le pâtissier est dans son arrière-boutique,
alors qu'un jeune homme se plaint à la demoiselle
de comptoir de la fraîcheur douteuse d'une tarte à la crème.

CHEMIN DE FER PARIS-LYON-MEDITERRANEE

HIVER 1888-1889.
Les trains de luxe entre Paris et Vintimille
composés de lits-salons ou sleeping-cars, circuleront
tous les jours à partir du 3 novembre.

statue, se tenait immobile, sa grande moustache
grise planant sur les têtes, au milieu de la salle.

« De par Dieu, de par toutes les puissances de
l'univers, nous l'adjurons, esprit, de venir répondre
à nos questions ».

« Donc l'autre jour, nous étions trois hommes et
une dame, le pharmacien Ventapac et sa femme, le
chimiste Noirfez et votre serviteur.

« Après le café, voilà Noirfez qui dit tout à coup :
Si pour nous amuser nous allions demander au colonel
Dubuisson de nous faire une petite séance.

« Vous tombez bien, nous dit-il, je suis justement
en train de faire une tentative d'évocation, j'ai du monde
chez moi, mais cela ne fait rien ;

« Messieurs voilà l'esprit, c'est l'âme de Mirabeau
que nous allons interroger, nous allons lui demander
d'où il vient. »

« Venez-vous de Dieu ou de l'Autre ? »
Le colonel n'avait pas achevé ces mots, lorsque
du coin où s'était logé notre ami Ventapac s'échappa
un bruit prolongé, quelque chose comme un couac
de flûte mêlé à celui d'un basson, et puis un autre,
puis un troisième, — puis un quatrième — oh ! mais
déchirant celui-là. Je m'en souviendrai toute ma vie.

« Comment ça, lui demandai-je ? »
« Ah ! voilà, répondit-il, vous savez si c'est grand,
Toulouse, et si c'est une belle ville ! Ne disait-on pas
autrefois :

« Qu'est-ce que c'est ? s'écria Dubuisson furieux.
« C'est l'esprit répondit Ventapac.

« Non, répliqua Noirfez, ce sont les quatre vents
de l'esprit. » Et tout ce monde qui était là de rire
de nouveau.

Dubuisson furieux nous a passés à la porte. Il n'a
jamais compris pourquoi l'on avait tant ri.

Et maintenant à Toulouse, quand il raconte qu'il n'a
pas pu évoquer l'esprit, il se trouve toujours un malin
pour lui répondre :

« Vous avez toujours eu, les quatre vents, pas moins. »

HÉBRAÏS DE THÉLÈME.



comme animalier qu'il est surtout connu. Sans avoir
eu les maîtresses qualités de Van Marck et de Vuillefroy
il occupera cependant une bonne place parmi les
peintres contemporains.

Le musée de Lyon a acquis, il y a quelques années,
une de ses plus belles toiles, une vue du Châtillon,
qui prouve qu'il était aussi un maître paysagiste.

MANQUET. — Un peintre qui avait quelques
sérieuses qualités. Quel dommage qu'il les ait perdues
à faire sans cesse ces marines qui plaisent probablement
au public mais sont loin d'être de la peinture sérieuse
et durable.



La « Vie lyonnaise » est mise en vente
partout le VENDREDI SOIR.

CONTES A MADAME VÉRONIQUE

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Oh ! dame Véronique, noble et gente abbesse,
pendant qu'êtes de séjour, comme disait le bon
Rabelais, tandis que les feuilles rousses aux derniers
rayons de soleil s'en vont crépitant sur les chemins
comme si elles tenaient entre elles une longue conversation,
souvenir des chansons de l'été, permettez-moi,
insigne châtelaine, d'aller vous réveiller en votre
castel Jourangeois et de vous envoyer cette histoire
que j'ai sue par Pierre Ramuge, qui est bien le plus gentil
toulousain que je connaisse.

Samedi dernier, je rencontrai mon ami Ramuge
tout hypocondriaque, tout ennuyé, et comme je m'enquêrais
des causes de sa mélancolie :

« Ah ! me dit-il, on ne croit plus à rien dans
notre siècle et c'est grand dommage, et tenez, fit-il,
l'autre jour à Toulouse, j'ai vu périr devant moi,
mais là, s'éteindre entièrement la doctrine du spiritisme.

« Comment ça, lui demandai-je ? »
« Ah ! voilà, répondit-il, vous savez si c'est grand,
Toulouse, et si c'est une belle ville ! Ne disait-on pas
autrefois :

« Quel accident ? lui demandai-je. De quoi parlez-vous ? »

« Je vais vous raconter ça, reprit Pierre Ramuge
d'un air contrit : Ah ! va, c'est une drôle d'histoire.
Vous connaissez le colonel en retraite Dubuisson.
Sur ses vieux jours, il faisait de spiritisme et sarpejeu !
fallait voir comme c'était beau !

Le soir, ils invitaient quatre ou cinq amis, et quand
tout le monde était là, autour de la table, et qu'on se
regardait les uns les autres, vous auriez entendu voler
une mouche. Il y avait bien le chimiste Noirfez, un
sceptique, un esprit fort, qui essayait de prendre
des airs cocasses ; mais le vieux Dubuisson le regardait
comme ça de travers et tout rentrait dans l'ordre.

« C'est alors que ça devenait terrible ! Les demoiselles
l'émoussaient, les dames se serraient les unes contre
les autres, et vrai ! on se sentait devenir pâle, quand
le vieux Dubuisson, rigide comme une

s'avouer la cause de leurs larmes. L'abbé Galgai,
de temps à autre, tout en faisant la partie avec Pigaille,
levait les yeux et, silencieusement ironique, les contemplant...

L'automne régnait, impérieusement morne. Un soir
qu'ils étaient égarés dans l'Orp perdu au bras de l'autre,
comme las de leur joie souveraine, Jeanne offrit lentement
ses lèvres à Pascal. Une soudaine chaleur les parcourut ;
ils se laissèrent aller sur le sol, dans un mutuel abandon ;
ils sentaient leur haleine les brûler et le bruit de leur
respiration leur fit tout à coup peur.

Qu'avez-vous ? interrogea anxieusement Jeanne.
Pascal ne répondit pas. Il s'était levé, et ses yeux
consultaient le paysage douloureux au-delà des pins
toujours verts, les rocs nus, les broussailles brûlées,
le ciel envahi peu à peu par la pâle lumière crépusculaire.
Alors Jeanne, comme si elle craignait de le perdre, l'enlaça
avec rage, le frôla de tout son corps, et, ses lèvres près
des siennes, lui cria :

Donne-toi ! Donne-toi !... tu vois bien que nous
mourrions de ne pas nous aimer comme les autres...
Qu'est-ce qu'il faut pour te satisfaire et que tu m'adores,
et que tu m'adores, et que tu m'adores... »

Il la répoussa avec tendresse. Elle rougit, resta un
grand moment silencieuse. La nuit tombait, et, à travers
les arbres, il leur semblait voir passer l'ombre raide de
l'abbé Galgai.

« Si je parlais ? dit Pascal un peu plus tard, sur la route.

« Si nous nous mariions ? dit Jeanne.

« Ils évoquaient les jours passés, leur bonheur sans
trouble des premiers temps. Peu à peu la confiance
renaissait en eux ; ils se jugeaient moins malheureux.
Mais, Jeanne, torturée par sa faiblesse même, regretta
maintenant d'avoir convié Pascal

naire. Mais il me semble qu'il prend ce mot de
conservation trop à la lettre.

Il y a dans les combles du palais des Beaux-Arts un
certain nombre de tableaux de grande valeur qui sont
ignorés du public, tandis que d'autres absolument
médiocres, encombrant la galerie Chevillard et celle des
peintres anciens.

Ces toiles si haut logées sont, il est vrai, soigneusement
garanties de la poussière et n'ont rien à craindre des
rougeurs qui hantent les galeries, mais est-ce bien ainsi
qu'elles doivent être conservées ? Est-ce pour l'ensevelir
de cette façon que la Commission municipale a acheté,
l'année dernière, la Mort de Chilpéric, le superbe tableau
de Luminais ?

Et à quoi bon disputer si fort, chaque année, pour le
choix des œuvres à acquérir, si c'est pour les soustraire
aux regards du public à qui elles sont pourtant destinées.

M. le Conservateur objectera, non sans apparence de
raison, que la place manque.

Pour être tout-à-fait sincère, il faudrait qu'il confessât
que dans la boutique administrative on a une sainte horreur
pour la peinture nouvelle, pour tout ce qui ne procède
pas de M. Cabanel ou de M. Poncet.

Pour éviter le scandale et les manifestations gênantes,
on se résigne à acheter de temps à autre quelque tableau
de la nouvelle école.

Mais comme ces œuvres pourraient avoir une salutaire
influence sur les élèves de notre école des Beaux-Arts ;
comme les académies de M. Poncet soutiendraient
difficilement la comparaison, on cache soigneusement
ces belles toiles en prétextant que la place manque
dans les galeries.

Le parti pris est cependant incontestable. Il suffit pour
s'en convaincre de remarquer comment on place les
meilleurs de nos tableaux. Des deux Corot que notre
musée possède, le plus beau, celui qui est de la première
manière du grand paysagiste, est relégué dans une
petite salle précédant la galerie Bernard.

Encore peut-on le voir celui-là, lorsqu'on l'a enfin
trouvé, mais que dire de la place donnée au paysage
de Français qui est dans la même salle ? on aurait
mieux fait de le mettre au grenier, lui aussi. Il y aurait
été en bonne compagnie.

Je reviendrai là-dessus dans un prochain article.
Paul D'ARGENTIÈRE.

CHEZ DUSSERRE

APPIAN. — Paysage. — Un coin de ruisseau — de
l'Yzeron peut-être — peint dans une note très juste et
avec l'habileté que l'on connaît à l'excellent artiste.
De ces feuillades d'arbres au profondes discrètes, de
ces herbes grasses et humides monte une sensation
de fraîcheur et le calme qui fait envier le sort du
brave pêcheur, dont la ligne flotte sur l'eau transparente.

HUVEY. — Paysage. — Un dessinateur de fabrique
qui aime courir les champs à ses heures de loisir. Il en
rapporte parfois de bonnes études, sobres de facture
et très sincères. Ce sentier dans les blés est certainement
une bonne chose, et les deux gamins qui animent
cette petite toile sont également bien traités.

JUNG. Fleurs. — M. Gastex-Degrange, le sympathique
professeur de notre École des Beaux-Arts, a formé trois
ou quatre élèves qui, après avoir donné de belles
espérances, semblent s'écarter tout à fait de la bonne
voie.

De ceux-là, M. Jung est peut-être le plus remarquable.
Il me paraît résumer toutes les qualités comme aussi
tous les défauts de ce petit groupe.

La critique doit assurément être quelque peu indulgente
pour les jeunes, mais c'est aussi son devoir de les
prévenir lorsqu'ils sacrifient ce que l'art a de plus
respectable au vain désir de plaire.

Comme le disait un jour M. Aynard, dans une distribution
de prix, le sphinx n'est plus sur la route de Thèbes,
mais bien sur la route de Paris, et il s'appelle la mode.

Jeunes artistes, prenez-y garde !
CHEZ FOURNIER

PONTHUS-CINIER. — J'ai éprouvé un bien vif plaisir
à revoir un tableau de ce regrettable peintre qui fut
l'un des derniers et des plus illustres représentants du
paysage historique.

Ponthus-Cinier a beaucoup aimé l'Italie. Ses plus beaux
tableaux sont des vues de la campagne de Rome, et il
était si bien pénétré des beautés de cette terre classique
de l'art qu'on en retrouve le souvenir jusque dans les
nombreuses études qu'il fit aux environs de Lyon.

Son dessin, d'une correction admirable, ne l'a pas empêché
d'être un excellent coloriste. Il a trouvé sur sa palette
des demi-teintes exquis qui lui ont permis de donner
aux fonds de ses tableaux une transparence pleine de
charme.

Louis GUY. — Encore un excellent peintre qui a
laissé un grand vide dans l'École lyonnaise.

Dessinateur distingué et coloriste de talent, Louis Guy
s'est essayé dans tous les genres. Mais c'est

L'abbé n'eut pas de peine à deviner la passion de
Jeanne et de Pascal. Un seul regard lui suffit — et ce
regard quand il glissa sur eux, fit aux amants la sensation
que leur âme était subitement mise à nu, — un seul regard
lui suffit pour les juger candide et irrémisiblement liés
l'un à l'autre.

Quand il disait d'eux... « les enfants... », il leur
semblait à tous deux qu'il leur arrachait quelque chose,
qu'il les déchirait comme de la pointe d'un poignard.
Ils souffraient de comprendre que rien n'était caché de
leurs impressions communes les plus secrètes à ce grand
diable d'homme dont la robe noire leur faisait l'effet
d'un épouvantail.

« Damnés ! damnés ! disait l'abbé Galgai. Quelquefois,
des vus innocents le sont ; il ne s'agit d'être purs et
vertueux, il faut acquérir la grâce.

M^{lle} Mélanie, M. Pigaille, vous rôtirez tous deux pour
la grande joie de Dieu Notre-Seigneur. La belle affaire
que de posséder la virginité de son âme, si l'on est
continuellement obsédé du désir de la perdre. Il faut
s'être roulé dans la boue pour être vraiment pur. Dieu
nous condamnera tous, et il aura raison. »

Ce fut à Jeanne et à Pascal la première occasion de
regarder leur amour. Quelque chose d'indéfini pénétra
dans leur cœur. Ils ne surent pas décider s'ils s'aimaient
trop ou trop peu. Ils cherchèrent autour d'eux, voulant
comparer. Ils n'avaient pas de livres ; ils ignoraient les
hautes passions des héros, des poètes ; tout ce qu'ils
savaient, c'était leur allégresse de se trouver ensemble,
sans rien rêver en dehors de cette allégresse. Ce doute
non imprécis s'enfonçait en eux comme un coin tortionnaire.
L'idole des premiers jours, toute d'or et d'azur, bâtie
par leur imagination enchantée ne chancelait pas encore,
mais ils la trouvaient déjà bien laide. Une horrible
angoisse, la peur de ne plus s'aimer un jour, s'établait
en leur esprit. Ils pleuraient quand ils étaient seuls,
et ils n'osaient pas

Agrément des lieux, ceci ne fait doute pour personne,
il serait puéril de le mettre en conteste.
Quoi de plus admirable que cette Saône, tantôt bleue
comme un écharpe de pélerine, tantôt verte comme un
gagé d'espérance, parfois de teinte grisaille comme les
mélancolies et qui coule, insoucieuse et toujours perfide,
luttant les rives de ses eaux vagabondes dans un éternel
caressement de vieille coquette toujours amoureuse et
jamais lasse.

Et puis, pour peu qu'on ait la mémoire du souvenir
— et qui ne l'a pas — le quai de l'Industrie rappelle
de bien douces et bien amusantes journées de gamineries,
quand nous étions collégiens et que le père Cornet, —
il doit, lui, se rappeler de nous, que de farces nous lui
avons faites — nous louait, après pas mal de diplomatie,
pour une heure, Vole-au-vent ou Jeannette et que, très
crânes, nous nous livrions à de hauts exercices d'avions
sur les flots de madame la Saône, le cigare aux lèvres,
et parfois même la pipe, comme de vieux Mathurins
aux poils rudes — il est vrai que cela nous manquait
alors.

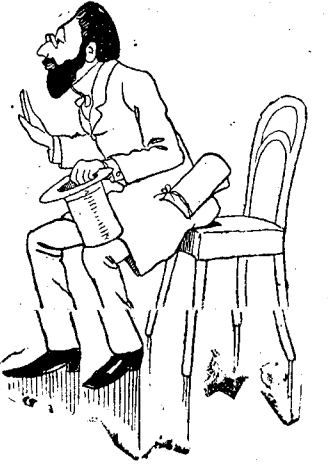
Comme il plait de revoir ce temps — déjà si loin —
et comme on aime retrouver bien mieux encore ces lieux
où nous avons, adolescents, conduit nos premiers pas
de jeune homme qui se sent grandir et pousser...

Il y a là, justement, quai de l'Industrie, un pont —
pont de la gare, je crois — bien connu des amateurs
de canotage ; il est, paraît-il, très dangereux ce pont-là.
Je ne sais trop pourquoi ; je me souviens, cependant,
qu'avant de le « doubler » nous prenions autrefois de
minutieuses précautions ; chacun était à son poste,
grave, comme s'il se fût agi pour le moins de traverser
le détroit des Dardanelles par un gros vent de tempête
soufflant de l'Hellespont...

Dans ses Contes du lundi, Daudet a dépeint, avec
cette délicatesse de touche que vous lui connaissez, les
« bords verdoyants et fleuris » de la Saône, il a dit
quelques mots des petites tonnelles où grimpent les
clématites et les volubilis et où, le dimanche, entre
amis — et quelquefois même entre amies — on déguste
le clair et nouveau tout en grignotant les beaux poissons
d'argent — devenus d'or — qui sont le seul trésor du
pêcheur indigent. J'ai rimé, mais c'est sans intention,
pardonnez-moi, et par surcroît, la rime est presque
millionnaire... c'est excusable.

Vous voyez que c'est très gentil par ici, que j'ai
raison, bien que vous parliez du quai de l'Industrie,
de m'égarer un peu plus avant en remontant jusqu'à
l'Île-Barbe ; mais, chut, je vous parlerai de cela dans
un prochain numéro et vous révélerai une croustillante
aventure, très amusante, oh mais très amusante...
Vous verrez.

Joanny BONICHON.



ECHOS ARTISTIQUES

Quelle sympathie que j'aie pour le Conservateur
de nos musées de peinture je ne puis cependant
lui cacher que tout n'est pas parfait dans son
administration, et que l'organisation des galeries
qui lui sont confiées soulève quantité de réclamations.

Evidemment il est bien difficile de satisfaire tout le
monde et son père, mais sur quelques points, M. le
Conservateur sera bien forcé de reconnaître que le
public a raison.

Conservateur est une bonne chose et les œuvres
d'art sont dignes de la sollicitude de ce fonction-

6 FEUILLETON DE LA VIE LYONNAISE

ADULTÈRE

LIVRE PREMIER

(Suite.)

VIII

Un hôte nouveau apporta par sa présence quelquel
changement dans les habitudes de la maison. L'abbé
Galgai revenait d'une mission aux pays de l'Extrême-Orient.
Il avait la voix forte, et dans sa tenue générale l'air
d'un marchand d'esclaves en soutane. D'épais sourcils
rudes faisaient un trait volontaire au-dessus de son
front, qui était très haut, accidenté et dominé par
des poisses abondantes de cheveux noirs. Il avait la
lèvre dédaigneuse, et ses yeux seuls trahissaient
quelque douceur, un coin d'âme acquis à l'indulgence
et à la compassion. Tante Nine tremblait devant lui ;
quant aux jeunes gens, ils n'osaient pas dire un mot
depuis l'arrivée de cet homme dont les paroles sèches,
sans colère ni clémence jamais, semblaient pour le
ton à l'impassible bourdonnement d'une cloche,
effrayaient leur amour. Pigaille jouait aux cartes
avec l'abbé et parfois l'attirait en des conversations
philosophiques ou religieuses d'où tous sortaient
rouges comme braise, froissés dans leurs croyances
intimes, mais plus que jamais entêtés dans leurs
convictions.